

Quand la vieille garde fut morte,
 Trahi des uns, de tous quitté,
 Le grand empereur, sans escorte,
 Rentra dans la grande cité.
 Dans l'ancien palais Elysée
 Il s'arrêta, l'âme épuisée ;
 Et, n'attendant plus de secours,
 Repoussant la guerre civile,
 Avant de sortir de sa ville,
 Triste, il la contempla trois jours !

Sa tête enfin était courbée !
 Plus de triomphes ! plus de cris !
 Sa popularité tombée
 Couvrait sa gloire de débris.
 Partout l'abandon et la haine !
 Le soir, quelque passant à peine,
 S'arrêtant, mais sans approcher,
 Dans le palais cherchant le maître,
 A travers la haute fenêtre
 Regardait son ombre marcher !

Durant ces heures solennelles,
 Tandis qu'il sondait son malheur,
 L'œil des muettes sentinelles
 L'interrogeait avec douleur.
 Soldats toujours prêts pour la lutte,
 Hélas ! ils comptaient de sa chute
 Chaque symptôme avant-coureur ;
 Et, comme un jour qui se retire,
 Ils voyaient s'effacer l'empire
 Dans le regard de l'empereur !

Adieu ses légions sans nombre !
 Adieu ses camps victorieux !
 Il se sentait poussé vers l'ombre
 Par un souffle mystérieux !
 La nuit sa fièvre était sans trêves.
 Il voyait flotter dans ses rêves
 Le spectre d'un rocher lointain.
 Déjà, l'âme d'angoisses pleine,
 Il entrevoyait Sainte-Hélène
 Dans les brumes de son destin !

Le jour, en proie à la pensée,
 L'œil fixé sur le sol sacré,
 Le front sur la vitre glacée,
 Il disait :—“ Oh ! je reviendrai !
 Je reviendrai toujours le même,

Seul, sans pourpre et sans diadème,
 Sans bataillons et sans trésors.
 Je veux, proscrit, chassé, qu'importe !
 Choisir pour rentrer cette porte,
 Cette porte par où je sors !

“ Une nuit, dans une tempête,
 Rapporté par un vent des cieux,
 Avec des éclairs sur la tête,
 Je surgirai, vivant, joyeux !
 Mes vieux compagnons d'aventure
 Dormiront dans la brume obscure,
 Et tout-à-coup, à l'orient
 Ils verront luire, ô délivrance !
 Mon œil rayonnant pour la France,
 Pour l'Angleterre flamboyant !

“ J'apparaîtrai dans les ténèbres
 A ce Paris qui m'adora ;
 Le jour succède aux nuits funèbres,
 Et mon peuple se lèvera !
 Il se lèvera plein de joie,
 Pourvu que dans l'ombre il me voie
 Chassant l'étranger, vil troupeau,
 Pâle, la main de sang trempée,
 Avec le tronçon d'une épée,
 Avec le haillon d'un drapeau ! ”

.....

IV

Oh ! t'abaisser n'est pas facile,
 France ! sommet des nations !
 Toi que l'Idée a pour asile !
 Mère des révolutions !
 Aux choses dont tu fais le moule
 Tout l'univers travaille en foule ;
 Ta chaleur dans ses veines coule ;
 Il t'obéit avec orgueil ;
 Il marche, il forge, il tente, il fonde,
 Toi, tu penses, grave et féconde. —
 La France est la tête du monde,
 Cyclope dont Paris est l'œil !

Te détruire ?—audace insensée ;
 Crime ! folie ! impiété !
 Ce serait ôter la pensée
 A la future humanité !